




**SEQUENCE V : *Le Parti pris des choses* de Francis Ponge : de l'objet à la  
recréation du monde.**

<b>Objets d'étude</b>	Ecriture poétique et quête du sens du Moyen Age au XXème siècle	
<b>Problématique</b>	Le recueil de Francis Ponge : Poésie du quotidien ou création d'une cosmogonie ?	
<b>Lectures analytiques</b>	Œuvre intégrale	
	<p>« Pluie » ou <b>la nouvelle vision d'un phénomène naturel.</b>            « Le Cageot » ou <b>la transfiguration de l'objet quotidien en forme poétique.</b>            « L'Orange » ou « <i>l'explosion sensationnelle</i> » du poème.            « Le pain », <b>de l'objet à la création d'un monde.</b>            « L'huître », <b>du galet à la perle, réflexion sur la poésie.</b></p>	
<b>Questions abordées</b>	Histoire de la poésie Le poème en prose Le titre et les thèmes du recueil La notion de cosmogonie Francis Ponge	
<b>Documents complémentaires</b>	<p><b>Lucrece</b>, « De la nature » (<i>De natura rerum</i>), chant V ; dossier de l'édition des élèves (Folioplus Classiques, pp. 148-150).  <b>Charles Baudelaire</b>, « La Chevelure », <i>Les Fleurs du Mal</i>, 1861 et « Un hémisphère dans une chevelure », <i>Petits poèmes en prose</i>, 1864 : du poème en vers au poème en prose  <b>Cocteau</b>, <i>Le Rappel à l'ordre</i>, 1926</p>	
		
<b>Evaluations</b>	Question de corpus sur les poèmes en prose : C. Baudelaire, « Les Fenêtres », <i>Le Spleen de Paris</i> , 1869 ; Robert Desnos, « J'ai tant rêvé de toi », <i>Corps et biens</i> , 1930 ; Aloysius Bertrand, « Un rêve », <i>Gaspard de la nuit</i> , 1842. Oraux blancs.	
<b>Lecture cursive</b>	Anthologie de poésie en vers, sur le thème de la poésie amoureuse. Approche diachronique, mise en perspective historique.	

La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu, une chute implacable mais relativement lente de gouttes probablement assez légères, une précipitation sempiternelle sans vigueur, une fraction intense du météore pur. A peu de distance des murs de droite et de gauche tombent avec plus de bruit des gouttes plus lourdes, individuées. Ici elles semblent de la grosseur d'un grain de blé, là d'un pois, ailleurs presque d'une bille. Sur des tringles, sur les accoudoirs de la fenêtre la pluie court horizontalement tandis que sur la face inférieure des mêmes obstacles elle se suspend en berlingots convexes. Selon la surface entière d'un petit toit de zinc que le regard surplombe elle ruisselle en nappe très mince, moirée à cause de courants très variés par les imperceptibles ondulations et bosses de la couverture. De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choit tout à coup en un filet parfaitement vertical, assez grossièrement tréssé, jusqu'au sol où elle se brise et rejailit en aiguillettes brillantes.

Chacune de ses formes a une allure particulière: il y répond un bruit particulier. Le tout vit avec intensité comme un mécanisme compliqué, aussi précis que hasardeux, comme une horlogerie dont le ressort est la pesanteur d'une masse donnée de vapeur en précipitation.

La sonnerie au sol des filets verticaux, le glou-glou des gouttières, les minuscules coups de gong se multiplient et résonnent à la fois en un concert sans monotonie, non sans délicatesse.

Lorsque le ressort s'est détendu, certains rouages quelque temps continuent à fonctionner, de plus en plus ralentis, puis toute la machinerie s'arrête. Alors si le soleil reparait tout s'efface bientôt, le brillant appareil s'évapore : il a plu.

**LA n°2 : *Le Parti pris des choses*, F. Ponge, « Le cageot », 1942**

A mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.

Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme.

A tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc.

Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroite à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques - sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement.

Comme dans l'éponge il y a dans l'orange une aspiration à reprendre contenance après avoir subi l'épreuve de l'expression. Mais où l'éponge réussit toujours, l'orange jamais: car ses cellules ont éclaté, ses tissus se sont déchirés. Tandis que l'écorce seule se rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité, un liquide d'ambre s'est répandu, accompagné de rafraîchissement, de parfums suaves, certes, -- mais souvent aussi de la conscience amère d'une expulsion prématurée de pépins. Faut-il prendre parti entre ces deux manières de mal supporter l'oppression ? -- L'éponge n'est que muscle et se remplit de vent, d'eau propre ou d'eau sale selon : cette gymnastique est ignoble. L'orange a meilleurs goût, mais elle est trop passive, -- et ce sacrifice odorant... c'est faire à l'opresseur trop bon compte vraiment.

Mais ce n'est pas assez avoir dit de l'orange que d'avoir rappelé sa façon particulière de parfumer l'air et de réjouir son bourreau. Il faut mettre l'accent sur la coloration glorieuse du liquide qui en résulte et qui, mieux que le jus de citron, oblige le larynx à s'ouvrir largement pour la prononciation du mot comme pour l'ingestion du liquide, sans aucune moue appréhensive de l'avant-bouche dont il ne fait pas hérissier les papilles.

Et l'on demeure au reste sans paroles pour avouer l'admiration que suscite l'enveloppe du tendre, fragile et rose ballon ovale dans cet épais tampon-buvard humide dont l'épiderme extrêmement mince mais très pigmenté, acerbement sapide, est juste assez rugueux pour accrocher dignement la lumière sur la parfaite forme du fruit.

Mais à la fin d'une trop courte étude, menée aussi rondement que possible, -- il faut en venir au pépin. Ce grain, de la forme d'un minuscule citron, offre à l'extérieur la couleur du bois blanc de citronnier, à l'intérieur un vert de pois ou de germe tendre. C'est en lui que se retrouvent, après l'explosion sensationnelle de la lanterne vénitienne de saveurs, couleurs, et parfums que constitue le ballon fruité lui-même, -- la dureté relative et la verdeur (non d'ailleurs entièrement insipide) du bois, de la branche, de la feuille: somme toute petite quoique avec certitude la raison d'être du fruit.

**LA n°4 : *Le Parti pris des choses*, F. Ponge, « Le pain », 1942**

La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes. Ainsi donc une masse amorphe en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux, - sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente. Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme des sœurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable... Mais brisons-la : car le pain doit être dans notre bouche moins objet de respect que de consommation.

L'huître, de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. C'est un monde opiniâtrement clos. Pourtant on peut l'ouvrir : il faut alors la tenir au creux d'un torchon, se servir d'un couteau ébréché et peu franc, s'y reprendre à plusieurs fois. Les doigts curieux s'y coupent, s'y cassent les ongles : c'est un travail grossier. Les coups qu'on lui porte marquent son enveloppe de ronds blancs, d'une sorte de halos.

A l'intérieur l'on trouve tout un monde, à boire et à manger : sous un firmament (à proprement parler) de nacre, les cieux d'en dessus s'affaissent sur les cieux d'en dessous, pour ne plus former qu'une mare, un sachet visqueux et verdâtre, qui flue et reflue à l'odeur et à la vue, frangé d'une dentelle noirâtre sur les bords.

Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner.

**Texte complémentaire : *De Rerum natura*, chant V, Lucrèce, 1<sup>er</sup> s. av. JC**

[...] maintenant, dis-je, je reviens au temps où le monde était dans sa nouveauté, où la terre était encore molle, et je dirai quelles productions nouvelles elle décida de faire naître pour la première fois aux rivages de la lumière, et de confier aux caprices des vents.

Produisant d'abord les herbes de toute espèce et la verdure éclatante, la terre en couvrit les collines et par toutes les plaines ; les prés fleuris brillèrent d'un éclat verdoyant; puis les diverses sortes d'arbres purent s'élancer à l'envi dans les airs, sans frein ni rênes pour brider leur croissance. Et, comme les plumes, les poils, les soies sont les premiers à pousser sur les membres des quadrupèdes ou sur le corps des oiseaux, ainsi la terre dans sa nouveauté commença par faire pousser les herbes et les arbrisseaux, pour créer ensuite les espèces vivantes qui naquirent alors en grand nombre, de mille manières, sous des aspects divers. Car ni les animaux ne peuvent être tombés du ciel, ni les espèces terrestres être sorties des profondeurs de la mer : reste donc à admettre que la terre mérite bien le nom de mère qu'elle a reçue, puisque c'est de la terre que proviennent toutes les créatures. Du reste, même encore de nos jours, on voit sortir de terre de nombreux animaux engendrés par les pluies et la chaleur du soleil : quoi d'étonnant dès lors qu'à cette époque des espèces plus nombreuses et plus grandes aient pu naître de toutes parts, alors qu'elles grandissaient dans la pleine nouveauté de la terre et du ciel?

Tout d'abord les espèces ailées, les divers oiseaux quittaient leurs œufs éclos à la température printanière, comme de nos jours encore les cigales en été abandonnent d'elles-mêmes leurs rondes tuniques pour chercher leur nourriture et leur vie. C'est alors, sache-le, que la terre commença de produire la race des mortels. En effet la chaleur et l'humidité se trouvaient en abondance dans les campagnes. Aussi, partout où la disposition des lieux s'y prêtait, il poussait des matrices fixées à la terre par des racines ; et quand, le terme venu, ces matrices s'étaient ouvertes sous l'effort des nouveau-nés, avides de fuir leur humidité et de gagner l'air libre, la nature dirigeait vers eux les canaux de la terre qu'elle forçait à leur verser par leurs orifices un suc semblable au lait : ainsi maintenant toute femelle après l'enfantement se remplit d'un doux lait, parce qu'alors tout l'élan des aliments se porte vers les mamelles. La terre donnait aux enfants la nourriture, la chaleur leur tenait lieu de vêtement, l'herbe leur fournissait un lit à l'épaisse et molle toison. Du reste la jeunesse du monde ne produisait encore ni froids rigoureux, ni chaleurs excessives, ni vents trop violents : car tout s'accroît et se fortifie suivant une marche égale.



### **La Chevelure**

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure!  
Ô boucles! Ô parfum chargé de nonchaloir!  
Extase! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir!

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,  
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,  
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!  
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,  
Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats;  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève!  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts:

Un port retentissant où mon âme peut boire  
À grands flots le parfum, le son et la couleur  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire  
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,  
Infinis bercements du loisir embaumé!

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond;  
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues  
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues  
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps! toujours! ma main dans ta crinière  
lourde  
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,  
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde!  
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde  
Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

**Charles Baudelaire— *Les Fleurs du Mal*  
(1857)**

### **Un hémisphère dans une chevelure**

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois! tout ce que je sens! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

**Charles Baudelaire - *Petits poèmes en prose* (1869)**

**Texte complémentaire : *Le Rappel à l'ordre*, Jean Cocteau, 1926**

On a coutume de présenter la poésie comme une dame voilée, langoureuse, étendue sur un nuage. Cette dame a une voix musicale et ne dit que des mensonges. Maintenant, connaissez-vous la surprise qui consiste à se trouver soudain en face de son propre nom comme s'il appartenait à un autre, à voir, pour ainsi dire, sa forme et à entendre le bruit de ses syllabes sans l'habitude aveugle et sourde que donne une longue intimité? Le sentiment qu'un fournisseur, par exemple, ne connaît pas un mot qui nous paraît si connu, nous ouvre les yeux, nous débouche les oreilles. Un coup de baguette fait revivre le lieu commun. Il arrive que le même phénomène se produise pour un objet, un animal. L'espace d'un éclair, nous « voyons » un chien, un fiacre, une maison, « pour la première fois ». Tout ce qu'ils présentent de spécial, de fou, de ridicule, de beau nous accable. Immédiatement après, l'habitude frotte cette image puissante avec sa gomme. Nous caressons le chien, nous arrêtons le fiacre, nous habitons la maison. Nous ne les voyons plus. Voilà le rôle de la poésie. Elle dévoile, dans toute la force du terme. Elle montre nues, sous une lumière qui secoue la torpeur, les choses surprenantes qui nous environnent et que nos sens enregistraient machinalement.

Inutile de chercher au loin des objets et des sentiments bizarres pour surprendre le dormeur éveillé. C'est là le système du mauvais poète et ce qui nous vaut l'exotisme. Il s'agit de lui montrer ce sur quoi son cœur, son œil glissent chaque jour, sous un angle et avec une vitesse tels qu'il lui paraît le voir et s'en émouvoir pour la première fois. Voilà bien la seule création permise à la créature. Car s'il est vrai que la multitude des regards patine les statues, les lieux communs, chefs-d'œuvre éternels, sont recouverts d'une épaisse patine qui les rend invisibles et cache leur beauté. Mettez un lieu commun en place, nettoyez-le, frottez-le, éclairez-le de telle sorte qu'il frappe avec sa jeunesse et avec la même fraîcheur, le même jet qu'il avait à sa source, vous ferez œuvre de poète.

**Jean Cocteau [1889- 1963], *Le Rappel à l'ordre*, © Comité Jean Cocteau, 1926**